

## SÉMINAIRE DU SAMEDI 1985 – 1986

### AUTOUR DU DÉMENTI ET DE LA DÉNÉGATION<sup>1</sup> LA QUESTION DU CORPS DE L'HOMME

#### LA PERTE DE LA FACE

- 1- Le retrait topologique de l'insignifiance
- 2- La destruction du visage
- 3- La superposition des images là où la nomination n'a pas (eu) lieu
- 4- Topologie et signifiance
- 5- La limite vivante
- 6- La perte de la « fonction du réel » ou le démenti de la parole en tant qu'acte de filiation ou de nomination
- 7- Sans la foi en la parole dans la chair, les mots se redoublent en songe de l'esprit.
- 8- La dénégation ou la non-symbolisation du non

**1 – Le retrait topologique et l'insignifiance :** l'activité de pensée scindée du reste (le fantasme) et le refus préalable.

Dans « Formulation sur les deux principes de l'activité psychique », Freud définit le fantasme comme « une activité de pensée scindée du reste ». Cela pose la question de savoir sous quelle pression cette scission se produit jusqu'à donner au fantasme le statut d'une représentation séparée, indépendante, allant comme c'est le cas dans l'hallucination jusqu'à se laisser prendre pour le réel ou plutôt pour l'évidence. La pensée séparée du reste, est-ce autre chose finalement que la pensée qui reste dans la tête et qui l'envahit faute d'être articulée à la pensée d'un autre ? Est-ce autre chose que la pensée qui est refusée à la parole, c'est-à-dire à la rencontre qui l'authentifierait ou au contraire la verrait s'évanouir ? Du coup, le fantasme devient le refuge par rapport à une rencontre redoutée et/ou trop désirée, alibi, lieu du détournement de la parole, activité de pensée coupée du corps.

Lors d'une séance, un homme de trente cinq ans parle d'un « moment tendre avec sa femme, au réveil, dans le lit conjugal » : sa femme lui caresse la joue et le front et, ce qu'il décrit alors, c'est qu' « il se réfugie dans sa tête » et que, du coup, il n'y a plus rien, plus rien

---

<sup>1</sup> Ce texte a fait l'objet de plusieurs versions :

-Les premières s'intitulaient : **Autour du démenti et de la dénégation – La question du corps de l'homme**

- La dernière : **La perte de la face**

Nous avons choisi la 4<sup>ème</sup> qui nous paraissait la plus complète en insérant toutefois l'un ou l'autre paragraphe qui ne figurait que dans la dernière version.

Ces textes ont été élaborés à parti d'un séminaire de lecture concernant deux textes de Freud :

- **La formulation sur les deux principes de l'activité psychique** (trad. P. Conté Doc. N° 4, école freudienne)

- **La dénégation** trad. B.This et P. Theves – Le Coq Héron n° 52

autour de lui, plus personne, et il ne ressent même plus ni la caresse ni la vague d'émotion tendre qui s'apprêtait à le parcourir.

La séance se poursuit autour de ce retrait dans la tête qui, les années de travail le montrent, se laisse lire toujours là où l'ouverture d'un rapport à l'autre dans l'amour (œil, peau, voix) risque d'arriver. Un mouvement de fermeture et de retrait se fait sentir, comme automatiquement, au lieu même de l'ouverture et du don. Et ça, avec la rapidité d'un réflexe de grenouille décérébrée.

Cette précipitation qui se donne habituellement comme « spontanéité » a deux fonctions :

1 - Elle écarte un danger (imaginaire). « C'est une espèce d'activité de pensée qui s'est scindée du reste, gardant sa liberté à l'égard de l'épreuve de réalité. Elle reste soumise au seul principe de plaisir » (p. 5). C'est là l'activité fantasmatique... L'activité fantasmatique c'est l'activité de pensée qui se scinde du reste, celle qui se déconnecte de la parole et de la chair, celle qui peut dénier aller jusqu'à la rencontre dans le moment même où elle a lieu.

2 - Elle interdit à celui qui en est le lieu, la lecture même de son mouvement. Le fait qu'il fait l'inverse, qu'il dit « non » là où, avec une force sans pareil, ça dit « oui », le fait que ça se boucle à double tour en lui là où, en l'autre, ça reçoit ou ça donne... est confisqué dans la rapidité du processus. Celle-ci est si grande qu'elle met l'un à la place de l'autre comme si ça avait toujours été comme ça. « Comme si jamais... », comme pour refaire ou pour recréer dans la volonté sournoise que ce qui est n'aurait jamais été...<sup>2</sup>

Ce « comme si ça avait été toujours comme ça » est la forme même du premier mensonge, de l'essence même du mensonge qui touche à l'origine. Ce qu'il met à l'origine de l'histoire en lieu et place d'une ouverture à l'autre dans la rencontre (Tuché) et du don de la vie qui y advient, c'est la reptation d'un retrait sur soi-même qui entend signifier la vie que l'autre, la caresse d'amour de l'autre, est sensée lui ravir, lui prendre... par le seul fait qu'il est capable de la donner !

On pourrait dire que la rapidité de la rétractation est calquée sur le réflexe biologique et/ou sur l'immédiateté spéculaire (de la pensée). Elle emprunte les voies réflexes inscrites dans la chair de l'homme sous forme de spontanéité. Une opposition, un « non » qui n'a plus besoin de se dire et qui s'inscrit dans la musculature, un « non » qui ne se sait pas comme « non » puisqu'il ne s'inscrit pas dans le langage et que nulle part il ne s'avoue comme opposition à un « oui » quelconque. Il est le refus préalable à la parole même<sup>3</sup>. Un refus non pas de ce qui est, mais de ce qui vient. Ce refus de ce qui vient dans l'ordre de la parole est mensonge qui s'ignore. La justification en est la peur : la peur de parler.

Cette phobie cache un refus de savoir ce que parler ferait connaître : que la vie se partage dès l'origine et qu'il n'est pas seul à l'avoir.

Ce refus préalable à la parole même ne peut être que le refus de sa propre chair en tant qu'elle est le lieu où la vie et la parole se donnent et se conjuguent... pour faire corps.

Dire qu'il y a refus préalable à la parole signifiée dans les mots n'a de sens vraiment, que dans la perspective de l'hypothèse que la chair parle avant même que nous le sachions. Hors savoir.

Si la chair ne parle pas sans que nous le sachions, antérieurement à notre entrée dans le langage, originellement, pour tout dire, alors, le concept de refus préalable (ou de contradiction préalable) ne veut rien dire : il ne peut même pas se penser.

Le refus préalable, c'est dire « non » sans savoir qu'on dit « non », voire en disant « oui »... car le non n'a pas été symbolisé dans un rapport à l'autre... comme refus justement, comme non vouloir savoir qui concerne quelqu'un, qui concerne l'autre. Mais si la chair ne parle pas (avec ses avatars et ses drames...) il faut croire qu'il n'y a que la conscience qui parle. Et de proche en proche il n'y a que les mots : le sujet de la chair alors n'est qu'un effet de discours. Cette opposition est, en effet, la négation même de l'inconscient.

---

<sup>2</sup> « Si j'avais été ce qui n'était pas, ma vie aurait été merveilleuse » disait une jeune anorexique

<sup>3</sup> Jusqu'au froid et à la paralysie

Nous touchons avec ce refus au cœur d'une perversion originelle sur laquelle nous ne pouvons pas nous étendre ici. Disons cependant que dans la structure perverse, la parole tente de se dire pour ne pas se savoir comme originellement impliquée dans un rapport à l'autre et à l'Autre... qui constitue le corps même du sujet. D'où cet art du dédoublement et du comme si, du refuge dans la tête qui coupe du reste, des autres, du monde, cet art du flou aussi. Lorsque les chaînes de la perversion se brisent, l'analysant est toujours en proie à la même difficulté : il ne peut plus parler, ne sait plus. C'est l'acte même de parler qui était piégé. Apparaît le spectre du vide et le visage est détruit. Le fait de parler n'implique pas le sujet qui s'y cache : il est retiré dans sa tête. Scindé du reste, séparé de la parole et emprisonné dans le fantasme.

Dans la structure psychotique, la parole se dit pour que l'autre la sache et vienne, hors savoir, délivrer le sujet naissant de la prison. Mais cette délivrance s'accompagne toujours de la révélation jusqu'à l'orgueil, d'un mensonge originnaire.

Dans la structure névrotique elle se laisse lire dans l'organisation de l'histoire de l'individu : elle s'offre à la reconnaissance avec un autre et au discernement qu'il y a quelque part une porte, un pardon dont la clé n'a pas été balancée dans le puits de l'oubli de son propre corps (psychose).

Dans le dédoublement pervers, la solution réside dans la nécessité de tuer pour avoir raison contre le fait que la délivrance ne peut que se recevoir, pour avoir raison contre les autres et contre Dieu : le mal alors n'est plus seulement dans le détournement du bien, il est d'abord dans le refus à l'ouverture de la parole.

Touché par les effets de transfert dans la zone de cette perversion originelle, j'ai interprété comme un fantasme « le tendre réveil conjugal » et le recroquevillement dans l'huitre de la tête auquel il avait donné lieu.

J'ai dit en gros qu'en disant « non » à la caresse, le bébé se retirait dans sa tête pour ne pas vouloir s'apercevoir à quel point il était jaloux de la caresse que sa maman donnait au frère dont il voulait la mort. Cette mort, lui ne la risquait pas, puisqu'il ne devait rien à personne, enfermé dans la puissance de sa tête.

Ce que je retiens de la séance ensuite c'est :

*« Le non que vous avez dit, il était en moi, mais sans être dit ».*

La non-symbolisation du refus dans le « non » comme la non symbolisation de l'adhésion (rapport à l'autre) dans le « oui » fonctionnent comme suppression à priori du visage, du corps de l'Autre en tant qu'il parle au cœur, « de l'intérieur » de moi.

Voici la séance qui suit.

## 2 – La destruction du visage

*‘L'autre soir (le soir de la séance précédente), j'ai fait un rêve. Y avait une guerre qui allait se faire. Un dictateur nous entraînait, nous apprenait. Notamment fallait aller détruire un satellite des adversaires, des autres. Je prenais des leçons dans une école pour ça. L'autre fois en partant d'ici... j'ai été... secoué... en me levant... c'était comme... c'était évident qu'en moi y avait des forces qui auraient voulu vous taper, vous casser... alors que c'est interdit.*

*Pendant longtemps, je suis venu ici en me protégeant de ça en faisant, de venir ici, comme un habitude. Y avait un déroulement, des règles... pour entrer... pour sortir, vous dire bonjour, vous dire au revoir... et puis après, ça tournait dans ma tête autour de vous agresser... comme si jamais... y avait une part de moi... qui voulait vous attaquer par votre point faible, de vous faire mal presque... à la fois... dans un... là... j'essaie d'aseptiser. L'autre fois en moi c'était très violent, ça m'effrayait ... c'était votre visage que je voulais attaquer... par l'intérieur... pourtant j'avais reçu quelque chose de doux de vous par les oreilles.*

*JE CONNAIS PAS MON VISAGE... y a une image en moi... je voudrais qu'il soit joli... pour plaire MAIS ÇA N'EST PAS MON VISAGE...*

---

<sup>4</sup> Le texte en bleu fait partie d'une version précédente non insérée dans la dernière.

*Mon visage, c'est pas non plus mon corps en entier... pas tout moi...*

*Le visage ça exprime les sentiments. J'avais une sorte d'image que si jamais je vous disais la violence que j'avais en moi, mon visage, ma tête se transformeraient et deviendraient haineux. Je pourrais en arriver à baver, à ne plus avoir de visage humain...*

*Lorsque je suis parti d'ici aussi la dernière fois... y avait de l'espoir... je me disais... enfin... je vais peut-être accepter de perdre ma violence.*

Je me rappelle ici que j'avais commencé mon interprétation en pointant la violence qu'il y avait en lui et qu'il prenait pour une force de vie, une identité qu'il ne pouvait pas perdre et sur laquelle il se repliait.

*C'est ma violence... elle dure... elle continue en moi parce que je ne regarde pas les gens en face... parce que je ne veux pas qu'ils voient mon visage... parce que je suis faible et que j'ai peur... parce que au fond... je suis pas fort...*

*Quand dans la vie je fais du bruit... j'essaie de garder ma bonne image... que j'avais petit entre mon père et ma mère... y a un moment où y avait ça... C'ÉTAIT GONFLANT.*

Il me semble que tous les traités du monde ne suffiraient pas à rendre compte de telles séances. C'est qu'il s'agit là de l'ouverture originelle, inconsciente en son balbutiement, d'une parole enfin qui ne peut se dire qu'à laisser se pointer le mensonge, la construction imaginaire qui la confisque. Non que l'ouverture originelle soit elle-même une autre image, mais parce qu'elle est **ce qui parle en nous**, au creux de la chair... que toute **image de nous que nous faisons parler** dans un redoublement de l'imaginaire, voile ou masque. Y a-t-il une violence plus originaire que de faire parler ce qui ne parle pas ?

Il y a des rêves au cours de certaines analyses qui mettent en scène de gigantesques batailles auxquelles l'analysant est entraîné par quelqu'un à détruire le ciel de l'adversaire. Guerre des étoiles qui s'actualise dans le transfert d'une récente onde de violence visant à atteindre le visage de l'analyste pour le saccager. Les « habitudes » ou la ritualisation des séances sont alors repérées comme une manière pour le patient de « se protéger de ça », de passer à l'acte.

Quand l'agression réprimée et mise en circuit fermé dans la tête peut arriver à se dire, c'est d'une attaque du visage d'autant plus violente quelle est intime dont il s'agit. Attaque déclenchée par la perception des signifiants d'une tendresse qui ne peut pas être symbolisée sur le propre visage de l'analysant qui, du même coup provoque une violence sans pareille : celle de l'impuissance de dire la tendresse, à exprimer des sentiments. Nous touchons là à la violence d'une haine qui défigure et qui a projeté l'enfant dans une identification partielle à la bouche qui déchire d'un animal.

C'est bien la rage de cette violence déniée qui nous fait éviter le regard d'autrui et nous voiler le visage devant lui. Mais cette violence monstrueuse cache la peur au fond de ne pas être un homme, ce que l'identification partielle atteste... Elle est une tentative toujours à reprendre de faire du bruit pour croire que l'on parle et pour éviter l'appel du silence. Elle essaie vainement de garder une image bonne c'est-à-dire forte de soi : celle du mensonge qui dénie le fait d'avoir été ou d'être le petit de deux autres, un enfant. Quelles que soient les torsions qui peuvent être infligées à un tel scénario fantasmatique, il a toujours pour fonction d'éviter la parole qui touche au cœur et inscrit le corps du sujet dans la particularité de la génération. Dans l'impuissance narcissique d'un père ou d'une mère à lui signifier la douceur, la violence d'un appel sans réponse est venue défigurer le visage de l'enfant : il a perdu son visage comme on perd un masque.

C'est ce redoublement de l'imaginaire qui dans l'analyse chute.

Et cette chute nous ne la percevons pas comme telle : nous ne la percevons que dans l'ouverture à ce qui parle en nous et qui nous fait sujets. Le paradoxe est que cette ouverture qui est source de vie apparaît là où l'image a fonctionné comme occultation de l'origine.

La chute laisse apparaître l'ouverture comme un trou, comme un vide dans lequel il n'y a personne et le surgissement du sujet naissant est ressenti comme abandon, voire comme déréliction. D'où la manière désespérée de s'accrocher, jusqu'au suicide, à sa propre

image « entre père et mère » à cet enfant anal et pénien du plaisir dans la tête. Tout jusqu'à la violence plutôt que de s'en remettre à ce qui parle hors de nous et en nous et qui seul peut en vérité dire que nous avons un visage et qu'il n'est pas là où nous pensions, dans l'image. En rigueur de terme, il n'est pas de **moi** il est **l'Autre** en moi.

L'absence du visage, la non connaissance du visage est l'équivalent repérable, dans la psychose, de la défaillance du symbolique. Là où la nomination dans la filiation n'a pas eu lieu, là s'est substituée la définition de l'image dans une production de moi sur la scène sociale... qui n'a pas d'autre but que de faire écran dans la peur que quelqu'un d'autre monte sur cette scène et nous fasse disparaître. Les mots qui ont perdu ou qui perdent leur référence à la parole deviennent comme des pierres qui brisent le miroir ou l'écran sur lequel se projette l'image. Ils appellent au changement là où le processus même de l'identification au nom est (apparemment) détruit. L'identification à l'image ou à l'idée refoulée dans l'inconscient n'autorise plus le changement. La chute de l'image ne renvoie plus à la parole qui me fait naître en tant que sujet : elle est éprouvée comme pure et simple disparition du oui. En ce lieu, il n'y a plus jubilation comme il est dit dans le stade du miroir, il y a naufrage et tentative de sauvetage en s'agrippant aux morceaux épars de l'image de soi dans le dédoublement (fantasmatique) : tous les autres deviennent moi dédoublé.<sup>5</sup>

La où la filiation et la nomination n'ont pas lieu dans la parole qui est le rapport du père au fils nous ne sommes plus que dans l'apparence d'une image que nous avons la charge de définir, de produire. Tel un écran de télévision notre corps devient le lieu et la définition de cette image à quoi se réduit notre identité. Nous n'avons pas de visage, car il n'y a de visage que dans le face à face... qui nous autorise à être petits, à recevoir et à donner sans avoir peur ni de ce qu'on reçoit ni de ce qu'on donne : sans avoir peur des mots.

La parole nominatrice nous sauve de l'instabilité vertigineuse des images. À la place de la peur, vient la paix. Et c'est seulement avec elle que nous savons que nous avons un visage que nous disons quelque chose à quelqu'un qui nous parle. Nous savons que nous avons un visage, mais nous ne le connaissons jamais vraiment : il est le lieu où notre corps ne cesse de s'ouvrir à ce qui parle en nous pour un autre ou ce qui parle en un autre pour nous. Ce visage est cette limite symbolique et vivante qui nous fait vivre de la parole. À sa place la dénégation cherche à mettre – et elle y met – une image qui isole le sujet naissant dans la prison de la tête comme en un lieu à défendre pour ne pas mourir. Dans la prison de la tête, le maton le plus féroce est celui qui a « la tâche de la fonction intellectuelle de jugement » qui, dans le dédoublement, se substitue à l'Autre au lieu même de l'ouverture, de la parole : la condamnation est le remplacement intellectuel du refoulement (dénégation). Le refoulement (originaire) est la marque en nous de ce qui parle, de la dimension d'altérité qui nous vaut d'être sujets, d'avoir été nommés : nommés et non définis, non enfermés dans une définition qui, si elle était la marque de notre identité, serait la négation même de l'infini du désir.

### 3 – La superposition des images là où la nomination n'a pas (eu) lieu.

Là où les traces de la nomination sont effacées, c'est comme si la nomination n'avait pas eu lieu : il reste la définition de l'image – des images sans rapport de parole, sans identification métaphorique.

Ainsi cette séance d'une jeune femme.

*Je vois deux miroirs, un net avec votre nom (Denis) dessous, et un rayé avec mon nom dessous. Je me dis : « Il y a une partie de lui qui est moi ». Si il n'y avait pas eu de rayures, j'aurais été lui. Ça aurait très bien convenu à ma mère d'avoir un petit garçon au lieu d'une petite fille... en plus un garçon médecin... le comble de la gloire.*

*Il y a moi, ce que je suis devenue parce que je suis venue ici... grâce au miroir. Y a quelque chose qui ne colle pas (rire). C'est comme si par un certain côté, il y avait une identification, pas de votre part mais de la mienne.*

---

<sup>5</sup> cf. « Le miroir sagittal » dans "Un parmi d'autres (Seuil)

<sup>6</sup> que notre corps prend figure

*Quand j'étais enfant j'avais horreur de mon nom, mais quand je lisais des histoires où un petit garçon s'appelait Denis, alors c'était merveilleux. Si j'avais été ce qui n'était pas, ma vie aurait été merveilleuse. Ceci dit ça ne sert à rien, c'est une parenthèse. Je suis face à mes deux miroirs sans m'en sortir. C'est un peu comme un miroir magique : si je me regarde dans les deux, qu'est-ce que je vais voir ? Dans le vôtre il est net, dans le mien il est pas net, déformé... des images superposées, tortueuses, un peu un puzzle. ... il y avait aussi une histoire de glande si je me rappelle bien.*

Enfant, elle avait été témoin d'une scène terrifiante : dans un jardin, sa tante avait ouvert le ventre d'une araignée et en avait extrait une grappe gluante de petites glandes.

*Si je regarde dans votre miroir, je peux voir votre visage et le mien superposés... je ne comprends pas, j'ai envie de lancer une pierre dans mon miroir, elle sera éclatée, plus rien, plus de problèmes. C'est magique... tous les petits morceaux se recollent... alors, ça fait comme une vieille toile où les visages sont tout craquelés. Votre miroir à vous est étincelant, tellement clair et lumineux qu'on ne se regarde pas dedans pour ne pas le troubler. Quelque chose qu'on regarde intensément et dont on s'éloigne à regret... ça ne me dit toujours pas pourquoi vous m'avez rappelé votre prénom... miroir et autre soi-même. Il y a des miroirs déformants mais mon miroir il est rayé, dans mon image, il est cassé.*

D.V. Enfin... pour que Denise devienne Denis...

(m'interrompant) *Ah...! je ne peux pas supporter d'entendre dire mon prénom, c'est comme si j'avalais une couleuvre... je vous écoute*

D.V. Pour que Denise devienne Denis, il faut rayer le « e »

*Ça m'éclaire pas beaucoup. C'est un prénom de fille, on le raye, alors ça devient un garçon*

D.V. Disons que au niveau du nom il faut rayer un « e », la queue du nom pour obtenir un garçon : au niveau de l'image, il faut rayer la queue du corps pour obtenir une fille.

*Une espèce d'identité entre les deux, mais je vois pas quoi...*

D.V. un « e », un nœud... la queue du nom, la queue de l'image...

*Ça me donne une image mathématique, comme des ensembles... j'sais pas... ça me fait comme en math, y avait deux choses semblables avec des signes, une équation je n'osais pas (équation à une inconnue).*

Ce qui manifeste que le stade du miroir n'a pas été franchi, c'est l'échec de l'interprétation. C'est la non prise en compte de la métaphore, son impertinence là où pourtant elle est au niveau des mots pertinente (métonymie sans métaphore). Cette impertinence est telle quelle est bien de l'ordre (en partie) d'un refus oublié à priori : un refus qui ne se sait pas et sur lequel tout le savoir (imaginaire ou métonymique) est construit. Bien mieux, ce savoir ne peut que perpétuellement justifier ce refus sous forme inversée : ce n'est pas elle qui refuse, c'est elle qu'on refuse et cela se fait automatiquement, mathématiquement. Nous sommes dans la région paranoïaque de nous-mêmes.

#### **4 - Topologie et signifiante : la séparation des images dans le temps de la parole.**

Dans « La formulation des deux principes de l'activité psychique » de Freud, les expressions « rejeter hors », « rendre étranger à », nous indiquent d'emblée de quoi il s'agit dans la névrose : d'une limite qu'il suffirait de franchir (« le bout du tunnel », la prison, le corps...), d'une solution qu'il suffirait de trouver pour avoir la paix souhaitée (imaginaire), celle d'une communication non-stop qui dénierait la limite et ferait que tout serait en tout. « La fin de mes problèmes, dites-moi ce qu'il faut faire ».

« Le névrosé (se) détourne de la réalité parce qu'il la trouve – dans sa totalité ou par partie – insupportable ». Il se détourne de la réalité : est-ce la réalité qui est insupportable ou la limite ? La réalité en tant qu'elle est limite (topologie).

Ce détournement est donné comme une première approche du refoulement. Mais qui se détourne ? Et de quoi ? Qui ? Le névrosé, c'est-à-dire le « moi » (instance imaginaire qui représente le sujet) et cette représentation qui impose une limite au moi n'est pas le sujet. Elle le représente seulement. De quoi le moi se détourne-t-il ? De la réalité... en tant qu'elle

est connotée dans l'ordre de la sensation, d'un plaisir ou d'un déplaisir. Ce n'est pas par hasard si la formule de la névrose c'est : je ne peux pas me supporter... dans ce rapport de moi avec les autres et avec le monde (tout ou partie) en moi.

La simple introduction de la division moi/je que Lacan nous a appris à repérer suffit à donner une résonance particulière à cette page de Freud... résonance qu'elle ne peut avoir sans ça et que pourtant elle cherche à avoir.

« Le type le plus extrême de cet abandon de la réalité » nous dit Freud, nous est offert dans la psychose hallucinatoire où se trouve démenti l'événement même qui a suscité le délire : en terme de structure, cet événement est la limite et à un degré de plus, la division... qui n'est repérable comme limite intérieure que comme parole chez un parlêtre. (Lacan)

Toujours dans ce style qui semble couler de source, nous avons ici une sorte d'équivalence entre l'abandon de la réalité, le retrait d'un territoire et le démenti de l'événement même qui a suscité le délire. Cet abandon de... dans l'ordre topologique est un rien vouloir savoir de... dans l'ordre de la signifiante. Quelque chose comme : la rencontre et/ou la séparation, ça n'a pas de sens pour moi, ça ne me touche pas, ça ne me parle pas, ça n'intéresse que le moi-image qui, au lieu de médiatiser la position du sujet, dément la parole même qui le constitue, dément la parole en tant qu'événement et/ou avènement du sujet. L'abandon de la réalité le plus extrême s'enracine dans – équivaut au démenti – à la dénégation d'un événement, dans la mesure où cet événement justement serait une rencontre qui me délogerait du même (spéculaire). Le déplacement (topos) qui l'évite devient mensonge (sens).

La fuite en avant qui va de déplacement en déplacement est refus.

Il arrive que l'interprétation fasse des vagues qui viennent déferler en un gémissement sur le roc de la dénégation. En elle la peur s'est condensée comme en un cristal vieux de millions d'années emprisonnant en lui l'énergie libidinale. Mais il se peut qu'en un éclair la parole fasse revivre la chair dans sa prison de pierre. « *Quand vous venez de parler j'ai senti au fond de moi comme une... une source pour donner et je pensais à M. (sa fille)... dans cet élan... mais ça... c'est encore... ça le sera peut-être toujours... je ne sais pas... c'est pris dans une nasse... et ça passe dans mon corps parce que j'ai les mains froides, j'ai le ventre tendu... mais ce que vous avez dit... je crois... c'est venu à l'intérieur. Enfin quand vous avez parlé... y avait un endroit en moi où il faisait chaud* ».

La dureté du cœur, c'est ce qui ne veut pas se dire par peur de reconnaître la vie qui se donne dans la parole. Et ne pas vouloir reconnaître la vie qui se donne en prétextant la peur de l'autre... est la modalité d'un orgueil infantile et capricieux qui se dissimule derrière la peur narcissique de se reconnaître jaloux de son frère. Mieux vaut s'acharner à « tuer » ou à « replacer » son père dans l'exaltation d'une image orgueilleuse que de reconnaître à quel point « moi » suis jaloux de mon frère. Où l'on découvre que « le meurtre du père » ne fait jamais que voiler « la jalousie » du frère. Mais quel gain névrotique dans cette dissimulation ? Celui d'un mensonge inconscient qui nous confronte imaginativement à l'origine et nous fait revendiquer la place du créateur... et quel créateur, celui qui prétendrait disposer de la vie et qui narcissiquement la donnerait comme un objet qu'il pourrait sadiquement garder par devers lui. Ce dieu de cristal qui ne prétendrait donner la vie que parce qu'il aurait la puissance de la garder condensée en lui depuis l'origine sans se donner... n'est rien d'autre que l'image que nous avons de nous-même pris que nous sommes dans le redoublement capricieux de nos fantasmes.

Dans une innocence ou une transparence perverse nous voilà acharnés à confondre l'enfant de cristal de notre imaginaire stérile et l'enfant de chair de notre histoire. Les deux sont pris en masse ou pris en nasse dans la bulle de la tête. Seule leur séparation autorise la naissance du sujet. Elle ne se fait que grâce à la parole à laquelle ne résiste aucune jointure, aucune suture, aucune soudure. Quand bien même cette soudure aurait été pratiquée avec le chalumeau de la peur.

« J'ai fait un rêve : je venais ici à une séance, j'étais sur le divan et vous pointiez l'enfant en moi et je sentais cet enfant, mais avec beaucoup de douleurs parce que c'était vous qui poussiez ». Les associations d'idées évoquent une scène de sodomisation et au réveil étrangement quelque chose de douloureux, mais vraiment douloureux. Et à partir de là il est question de l'enfant qu'il a en lui, et de lui, enfant. « C'est pas pareil, dit-il, et ça c'est confondu dans ma tête ».

C'est à cette confusion qu'est venue toucher l'interprétation. Elle a fait fondre la soudure de la glace et a rendu à la vie qui se donne et qui se reconnaît l'enfant perdu dans l'orgueil d'une maîtrise absolue de la pensée. Alors se redit le premier chapitre de la Genèse. « C'était cette chaleur qu'il y avait en moi quand vous parliez... il me semble que je la retrouve par moment comme : c'est bon... c'est bon en moi... non pas je suis bon mais c'est bon... et ce n'est pas non plus du plaisir c'est un dénouement et du bien-être à l'intérieur ».

L'orgueil de la maîtrise imaginaire consiste à « vouloir être bon pour cacher du mauvais » à ne rien sentir pour ne pas éprouver la peur (le courage), à nier l'autre pour s'interdire les avenues d'une parole qui nous conduirait au mensonge originaire. Cet orgueil là est toujours tapi dans le dédoublement du moi (un bon ou un mauvais, tout ou rien) qui n'autorise pas la perception clair du mal-être humain : ce malaise auquel on ne prête pas attention et qui indique que nous sommes divisés (bon et mauvais, tout et rien). Cette division signifie que le sujet - sauf à être confondu avec une partie du moi ne peut résider ni d'un côté ni de l'autre. Il n'est que représenté par eux imaginairement. Le « ou » indique l'ordre de la représentation dans la chaîne signifiante à moment donné. Le « et » indique l'ordre de la présence du sujet en tant qu'elle n'est pas réductible à la représentation de l'image : elle s'étale aussi dans le temps. Comme la parole il me semble que la meilleure approche de « la division » se donne à entendre dans la formule brève : et/ou. Sa dissociation met du côté « ou » exclusif du « et » le dédoublement du moi quelles que soient les modalités de l'identification imaginaire qui y préside... Et du côté du « et » exclusif du « ou » la confusion des images que le « et » copulatif tend à superposer ou à mélanger.

La division du sujet n'est finalement repérable que dans l'acte où ça parle à un Autre et non dans une image voire dans les images que le moi aurait de lui-même.

Ce passage du dédoublement à la division est sanctionné cliniquement pour cette raison que c'est de la parole qu'il s'agit en analyse. L'analyse en effet révèle que l'homme tente d'échapper à la parole qui se dit en lui par le jeu du dédoublement de l'image (les deux têtes, les deux sexes, les deux bouches).

Voici la suite de la séance que je citais plus haut :

« En venant tout à l'heure, j'étais en retard... je me suis pressé, et je sentais bien que c'était difficile là... et j'étais en retard parce que je m'étais mis en retard... ce dédoublement vient aussi quand je parle quand je voudrais parler... c'est même là qu'il est le plus intense ».

D.V. Ce dédoublement !

Quand j'essaie de parler, je m'entends parler... et vous avez dit l'autre jour que c'était un moyen pour pas qu'il y ait d'Autre. Je sens quand je crois, je prie... mais c'est pareil... quand je travaille avec mes enfants... et que je crois que je travaille vraiment... ou quand je viens ici et que je crois que je parle vraiment... et sur le moment, je ne m'en aperçois pas... enfin... oui et non. Il y a un petit malaise qui me l'indique... auquel je ne prête pas attention. Peut-être que ces temps ci, j'y prête un peu attention.

C'est dans ce dédoublement qu'est perdu le visage. L'expression « perdre la face » ne touche pas qu'à l'honneur superficiel bafoué. « Perdre la face » exige la mort de celui qui nous la fait perdre, car sans visage on ne peut pas vivre comme un homme : la honte détruit le visage. Elle exige qu'il disparaisse. Et le dédoublement s'en charge en déniait la parole originaire qui me donne un nom et un visage.

« Quand je voudrais parler c'est là que le dédoublement est le plus intense. Quand j'essaie de parler je m'entends parler... il y avait un malaise auquel je ne prêtai pas vraiment attention ».



Il m'arrive à l'écoute de tels constats, de symboliser dans l'interprétation une impossible position de silence. Et toujours la réponse est la même : le silence fait appel et cet appel à l'Autre en l'autre n'est pas supportable. Il est convocation de la vérité qui parle. Pourtant la position de paix et de silence est bien la position désirée. Désirer est insupportable. Car ce serait fantasmatiquement livrer le silence de la chair aux mots persécuteurs d'un autre, à la résonance terrifiante d'une parole pour la mort. On peut alors s'approcher de ce silence mais jamais il ne peut prendre corps : toujours il doit être remis à plus tard, évité dans une perpétuelle valse hésitation entre le oui et le non. Hésitation qu'accompagne un malaise qui n'est pas pris en compte.

Le malaise n'est souvent ressenti que sous la forme déguisée de la pseudo délicatesse du presque ou du peut-être... ces modulations de discours – comme on les appelle - ne manquent jamais dans l'ombilication de nos discours à notre noyau pervers.

La sortie du dédoublement – car il n'y a qu'en sortant du doublement qu'on accède à la division – se manifeste, me semble-t-il, par trois signes : 1) La découverte de la peur ou de la jalousie : 2) l'apparition de la gêne ou de la douleur corrélative à l'intériorisation de la parole : 3) un sentiment d'étrangeté ou de nouveauté dû à la perte des repères imaginaires. Une butée survient qui met obstacle à la fuite dans la répétition indéfinie du comportement, de l'idée ou de l'image : elle autorise l'abandon de la maîtrise du discours par son redoublement et restaure du même coup la possibilité de se laisser parler sans savoir, de se laisser aller aux associations libres, de laisser à nouveau les discours s'ombiliquer à ce qui parle dans l'inconscient. Il n'est pas étonnant que la sortie du dédoublement – ou du moins le repérage, les éléments qui permettent son repérage – soit corrélative d'une disparition des modalisateurs (presque, peut-être, comme si) qui verrouillent le discours dans la confusion et l'isolement de sa source, là où ça parle. Dans la même séance en effet et après avoir rapporté un rêve où s'illustrait la nécessité d'un choix à faire pour sortir de l'ambivalence amoureuse et de l'oscillation sadomasochiste de la pulsion, j'entendais de la bouche de l'analysant qu'il y avait dans la modélisation de son discours une volonté sournoise de tout posséder :

*« Je veux fuir en remettant à plus tard... à la dernière séance je me suis affronté à ça... je voulais remettre à plus tard pour entendre et comprendre ce que vous disiez... et là... c'est étrange... j'avais cru avoir perdu le fil et en vous parlant je le retrouve.*

*Il y a quelque chose qui change.*

*Et... jusqu'à maintenant... j'ai cru avoir perdu le fil de la dernière séance...*

*Et là... en vous parlant du mot « presque » c'est revenu ...*

*ça revient là... depuis deux jours, y a par moment quelque chose qui change un peu... »*

## **5 – La limite vivante.**

Toujours dans « les formulations sur les deux principes de l'activité psychique », nous voyons que Freud y articule une manière de parler topologique à une manière de parler signifiante. L'abandon de la réalité (topologique) est à lire dans les psychoses hallucinatoires comme la conséquence du démenti de l'événement même qui a suscité le délire (signifiante).

Lorsque la fonction du réel est perdue ou évitée, cela signifie en définitive que l'appareil psychique de l'homme n'est plus articulé de manière significative aux réalités c'est-à-dire – à ce qui concerne le réel, même si aucune réalité n'est réelle. Cette articulation avec le réel dans la perception des réalités se fait par la médiation de nos sens... et par celui de notre appareil psychique en ce qui concerne la réalité psychique, celle du langage et de la parole. La perte du réel comme démenti de l'événement signifie, dans la construction freudienne que le principe de plaisir déplaisir qui régit l'appareil psychique se trouve déconnecté du principe de réalité. Ce dernier s'oppose à ce que ce qui se passe dans la tête soit pris pour la vérité du sujet, c'est-à-dire pour « ce qui parle vraiment ». Si « la perte du réel » est dissociation entre le principe de plaisir et le principe de réalité, ce ne peut être qu'au profit du premier qui interdit au désir du sujet de naître dans un corps en l'assignant à résidence dans la tête, enfermé qu'il est dans le dédoublement des mots qui ne renvoient jamais qu'au « sentiment » (Kant) agréable ou désagréable qu'il a de lui-même, sentiment qui devient principe de juge-

ment en déniait « la sensation objective en tant que perception d'un objet de sens ». Les signifiants perdent leur signifiante - ils ne représentent plus le sujet (dans un corps) pour d'autres signifiants - ils se renvoient les uns aux autres une ou des significations de plaisir ou de déplaisir qui « sont prises pour le réel » et vont jusqu'à l'hallucination. Il en résulte que la perte du réel c'est aussi bien le sujet perdu ou confisqué dans l'un des termes de l'opposition sémantique des mots.

Cette confiscation dans le tout bon par exemple ou dans le tout mauvais s'accompagne d'une projection de l'autre terme<sup>7</sup>. Cet autre terme, reconnu pourtant intellectuellement ne peut pas être la position dont le sujet participe aussi et qui le diviserait. La projection de l'autre terme se substitue à son refoulement, et sa condamnation est le ressort du dédoublement du moi dans un effet pervers de bascule imaginaire (ou ça ou ça) qui est évitement de la division. Le sujet ne naît en effet que de cette division dès lors que, participant des deux positions de cette opposition sémantique, il n'est réductible ni à l'une ni à l'autre, mais qu'il a à en répondre au tribunal de la parole qui le nomme dans un corps.

Ce que nous appelons « abandon de la réalité » est alors le processus qui met à la place de l'ouverture au réel (la parole), à la place de la réalité éprouvée par les sens (il n'y a de réel que dans une référence à ce qui s'éprouve dans le corps) une représentation hallucinée. Dans bien des cas, cette représentation « déréalisante » va justement jusqu'à la paradoxale représentation du vide, de l'éparpillement, de la mort. Elle apparaît d'autant plus immédiatement réelle qu'elle ne peut pas être représentée dans la réalité sensorielle ou matérielle.

Ne peut-on pas dire que l'abandon de la réalité et la bascule dans l'hallucination sont la conséquence de l'acte d'un démenti de l'origine en tant qu'ouverture au réel - en tant que parole donnée dans la chair. On dément une chose en disant que la parole qui l'a dite est un mensonge. On peut même alors démentir une chose alors qu'elle a eu lieu, ce qui revient à faire comme si jamais la parole n'avait eu lieu, dans la chair, et que du coup elle ne fasse pas corps. Ce qui est nié alors, c'est la naissance du sujet, là où la dimension du désir et de la parole fait apparaître l'Autre comme insupportable. La dimension de l'impossible est vécue comme insupportable, ce qu'elle est dans le narcissisme... qui se détourne de la réalité (wirklichkeit) parce qu'il la trouve dans sa totalité ou en parties insupportable. (Freud au début des deux principes).

L'événement de la rencontre intéresse toujours peu ou prou l'avènement du sujet dont la naissance charnelle est la métaphore. Il est occultée par le délire qui reconstruit un monde (irréel) où la naissance n'a pas eu lieu : déni de filiation.

Ce rapport avec la réalité qui s'aborde dans la névrose par le biais d'un mensonge peut aller jusqu'à la nier en se niant lui-même, en niant le rapport même (la rencontre). Freud l'étend à tous les états pathologiques et, par là même, il ouvre la question de « la relation du névrosé et de l'homme en général » avec la réalité, « incluant ainsi la signification psychologique du monde extérieur réel dans l'assemblage de sa doctrine ».

Ce passage à la limite où il effondre la nosographie, met en cause les frontières entre pathologique et normal. Il fait poser la question « de la limite » en tant que l'homme vivant y est intéressé et non plus en tant qu'elle serait l'instrument classificatoire d'une description des états (extériorité médicale). Or, la limite en tant que l'homme vivant y est intéressé ne peut être que d'un seul ordre : celui de la parole qui sépare et qui crée.

---

<sup>7</sup> Dans ce cas en effet la représentation n'est pas rapportée à l'objet, mais uniquement au « moi » : la représentation sentimentale du sujet. Alors « elle ne sert à aucune connaissance, pas même celle par laquelle le sujet lui-même se connaît » (Kant). On peut dire : pas même à la connaissance par laquelle le moi se connaît comme représentation partielle du sujet divisé entre le « sentiment et la sensation » selon Kant.

<sup>8</sup> S. Freud « La dénégation » Trad. B. This et P. Thèves - Le coq Héron » N° 52 §5. « Ceci je veux en moi l'introduire et ceci, hors de moi, l'exclure. Alors ça doit être en moi ou hors de moi. Le moi-plaisir originel veut (...) s'introjeter tout le bon, rejeter de soi tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au dehors, lui est tout d'abord identique.

« La signification psychologique » de la limite est à « inclure dans l'assemblage de notre doctrine » : elle est à considérer dans ce qui opère cet assemblage, comme ce qui est plus interne, plus primaire, plus originaire que ce qui apparaît le premier. Au-delà donc du principe de plaisir, la compulsion de répétition « des représentations qui proviennent des perceptions » est « une garantie de la réalité du représenté ». La parole ne cesse de frapper à la porte de la chair devenue carapace ou « coquille ».

Freud va en 1920 poser sa question à nouveau : qu'y a-t-il « au-delà du principe de plaisir » ? Il se demande ce qui est « plus interne » à l'interne, « plus originaire » que le principe, « plus fondateur » que le primaire. La compulsion de répétition fonde la signification psychologique<sup>10</sup>.

Pas d'accès au lieu du réel... hors de la question de ce qui fonde la signification psychologique : la signifiance parle d'un sujet que tout signifiant ou tout mot représente pour un autre signifiant dès lors qu'il n'est plus pris seulement pour la signification d'un objet.

Je ne sais pas si Freud savait ce qu'il écrivait. (Je crois que « non » et c'est pour cela qu'il parle vraiment !). Mais alors même qu'il n'en a pas les mots, on ne peut poser plus clairement la question du sujet et de son surgissement au présent de l'histoire, seul lieu de la croissance et/ou de l'émergence de la parole.

La parole ne surgit jamais que ici et maintenant, dans le corps, et c'est pourquoi elle est toujours au-delà des mots et qu'en rigueur de terme elle ne peut pas se dire adéquatement dans les mots.

Une telle ouverture même si elle est constamment démentie, c'est-à-dire niée comme acte véritable et maintenue comme n'ayant pas eu lieu, même si elle est effectivement impossible à pratiquer – (la volonté de s'ouvrir à ce niveau là n'est qu'effraction, vide et désastre) – ne peut se lire qu'à la lumière de ce qui arrive répétitivement, de ce qui vient nous chercher dans notre repère imaginaire : l'altérité sans autre à laquelle se réfère le sujet par la médiation d'un inconscient qui lui interdit de se réduire aux images comme à la conscience de lui-même (le moi) par lui-même.

Tel, en parlant d'un enfant handicapé et mutique dont il s'occupe, éclate en sanglots sur le divan en essayant sans y parvenir de dire l'horreur d'une souffrance qui ne veut – ne peut pas se dire. Il raconte qu'il a tenté de soulager l'enfant en mettant sa main sur son épaule sans pouvoir parler lui-même. Cette situation qui se prolonge l'entraîne dans une angoisse insupportable... Je lui dis que c'est sa souffrance de petit qui n'a même pas de mots... Il pleure et ses larmes témoignent d'une dureté qui se brise et il conclura la séance en disant : « C'est en ce même point que les mots peuvent se faire entendre ».

En d'autres termes, il n'y a de monde réel que pour un sujet qui n'a jamais fini de se déprendre des effets du démenti de l'événement initial de l'ouverture de la parole. Ce démenti l'enferme dans le délire ou le dédoublement. Le sujet ne peut être entendu que comme ce qui surgit du piège de ce dédoublement et/ou du démenti qui l'enferme dans la construction spéculaire de la pensée ou dans l'hallucination. Finalement, il y a sujet là où la parole atteint à nouveau la chair de l'homme et la fait vivre comme limite vivante : lieu de division et de rencontre du sujet et de l'Autre. Cet acte de la parole, aucun homme n'en a la maîtrise et il n'y a pas d'homme sans lui. Il est l'acte même de la nomination, celui qui donne ou qui redonne à l'homme son nom dans l'arbre de la généalogie.

## **6. La perte de la « fonction du réel » ou le démenti de la parole même en tant qu'acte de filiation ou de nomination.**

---

<sup>9</sup> La dénégation

<sup>10</sup> « Au-delà du principe de plaisir » - Essais de psychanalyse, PBP, Paris, p. 63\_64

La perte de la « fonction du réel » revêt alors une dimension singulière : elle n'est plus à penser en fonction d'un réel dont il nous arriverait allègrement de franchir les limites pour nous en affranchir : ne devient pas fou qui veut. La perte de la fonction du réel est à penser comme un démenti de la parole même. Quand la parole en tant qu'acte est démentie, le discours se verrouille dans un jeu de dédoublement spéculaire. La limite alors fonctionne comme clivage dans l'imaginaire d'une pensée qui se dédouble. Cette mise en scène est évitement de la parole dans son rapport à l'Autre, sur la scène de l'inconscient. Sur cette scène la limite en effet ne passe plus entre deux images issues de la pensée, mais entre la pensée et la chair, à l'endroit même où la parole rend le sujet irréductible à l'image de moi. Cette division du sujet qui est et qui n'est pas le moi qui le représente, est la limite vivante qui structure le corps parlant. Avec elle surgit le désir d'une unité et/ou d'une solitude avec le désir de l'Autre n'est repérable que dans la perte d'une image de soi prise pour l'autre.

La névrose - pour reprendre les termes de Freud - cherche à apporter un démenti de cette perte comme condition de la rencontre et surgissement toujours originaire du sujet. La névrose dit que la rencontre n'a pas eu lieu et qu'il n'y a que du vide là même où « ça » parle du sujet. Un tel démenti de la parole dans la chair de l'homme vide le désir de ce qui lui donne vie, l'Autre, et il autorise la possession de l'image de soi par ce qui ne parle pas, par l'image en son redoublement. C'est dans cette substitution de l'image muette à la parole qui altère, que nous situons le mensonge originel.

De manière rigoureuse et perverse, le démenti rejette le sujet naissant hors de la vie réelle où l'introduit la parole en le nommant. Il le rend étranger à la parole dans la chair. En disant que ce qui est arrivé n'est pas arrivé, il l'avorte. Il déconnecte la réalité quelle qu'elle soit de ce qui la fonde, c'est-à-dire de la parole qui l'articule au réel. Le rapport du sujet et de la chair se trouve alors dissocié, et ce qui est pris pour le réel n'est plus que ce que le moi s' imagine dans une double confusion : celle de l'Autre et de l'autre, celle du moi et du sujet... On fait alors parler l'image, mais c'est au prix de réduire la parole au bavardage dans un perpétuel jeu d'esquive et de dénégation de la position du Sujet et/ou de l'Autre.

Tout se passe alors dans la tête : sans corps.

Comme si ce qui avait eu lieu n'avait jamais eu lieu, dans une perpétuelle reprise et maîtrise de la pensée pour inscrire au crédit d'un moi imaginaire et tout-puissant, le démon muet d'une chair sans visage et sans nom. Un non-corps d'homme.

Sauf à démentir la parole où pourtant l'homme demeure dès l'origine et à dénier le sujet qu'elle lui donne d'être pour un Autre et parmi les autres, dans l'histoire, le corps de l'homme ne saurait être anonyme.

Son nom, l'homme ne le connaît pas... il se révèle seulement quand il laisse parler en lui la vérité dans la traversée du mensonge, de la dénégation et de la mort.

## **7 – Sans la foi en la parole dans la chair, les mots se redoublent en songe de l'esprit.**

Dans cette traversée, l'homme est à pied d'œuvre pour entendre la voix qui le nomme dès l'origine et que le mensonge occulte comme si jamais il n'y avait que lui qui parlait, comme si jamais il n'y avait personne d'Autre, comme si jamais il n'était en interlocution qu'avec l'image qu'il se fait de lui-même et qu'il projette en lieu et place de l'origine qui le parle dans la chair.

Cette traversée va du redoublement de l'imaginaire dans la tête à l'ouverture sur le réel dans le corps. Nous disons qu'elle est traversée du mensonge, de la dénégation et de la mort.

Le mensonge, lui, porte sur le contenu du discours, sur ce qu'il imagine être l'objet du désir. La dénégation, elle, touche à la position du sujet dans son rapport à l'Autre et aux autres. La mort, enfin, sur ce qu'il en est de la vie réelle du sujet mortel, relativement à l'infini du désir de l'homme.

L'entrecroisement des deux premiers termes, le mensonge et la dénégation ne peut qu'ouvrir sur la question du réel de la vie face à la réalité de la mort. Cet entrecroisement pose la question du corps désirant en tant qu'il est le lieu d'une promesse sans laquelle il n'y aurait pas de désir de vivre et d'une loi sans laquelle il n'y aurait pas risqué signalé de mourir vraiment.

Ce corps de désir, s'il est, est vivant d'être une réalité de vie et il est mortel d'être une réalité de mort : si c'est en lui que la parole ouvre au réel puisqu'il est vrai qu'il n'y a de réel que pour un sujet parlant, le corps de désir dit que le réel n'est accessible qu'en cet entrecroisement (originaire finalement) d'une réalité qui est et qui n'est pas la vie telle que nous l'imaginons et d'une réalité qui est et qui n'est pas la mort telle que nous l'imaginons.

S'il se laisse entendre à l'entrecroisement des deux – il ne peut être question qu'il se fasse ailleurs – le réel n'est ni l'une ni l'autre de ces réalités.

Il est présent dans ce que ne pouvons pas imaginer : dans l'ordre d'une présence réelle. À ce point de jonction de la réalité de la chair et de la chair morte, dans une parole de vie qui touche à la mort et dans une parole de mort qui touche à la vie, en référence à un avant, à une origine où la vie et la mort ne s'excluent pas réciproquement en référence à une parole de vie qui vibre encore maintenant quand se trouve dénoncé le discours de la mort qui se fait passer mensongèrement pour la vérité de la vie.

Et il n'est dénoncé, ce discours de mort que dans la rencontre qui fait de l'autre mourant un prochain dont la plainte, ou le regard m'atteint au cœur, là où ça parle de la vie que nous partageons comme un don étranger à toute spéculativité récupérante. L'acte de ce don se laisse lire dans la manière de le vivre, dans l'acte de naître comme dans celui de mourir.

S'il en est ainsi, cette rencontre du prochain témoigne de ce qui se donne en lui comme en moi, d'une vie qui n'oppose pas le mortel au vivant, car cette opposition imaginaire vient du mensonge qui touche à l'origine<sup>11</sup>. Cette rencontre témoigne alors de la rencontre originaire avec un Autre, ce grand « A » signifiant ici et maintenant qu'il réside dans l'acte d'une parole qui se donne au corps, et non dans l'image d'un vivant contre un mourant, d'un vivant qui ne pourrait conserver la vie qu'en évitant ce qui fait mourir ou d'un mourant qui ne pourrait se garder de la mort qu'en enviant l'image de vie du vivant.

Si la vie et la mort que nous imaginons sont des réalités, à quel réel appartiennent-elles ? Dans quel corps symbolique leur entrecroisement nous indique-t-il l'issue de l'origine ? Ce corps auquel aspire le désir ne peut être qu'un corps ressuscité par la parole de vie qui est déniée par le mensonge quand il touche à l'origine de la vie à travers les générations.

Cette dénégation de la vie nous enferme dans l'apparence de la mort. Et dans cet enfermement, la parole est toujours de trop. Et à la brèche qu'elle pratique dans nos murs nous répondons par la rage et la colère.

## **8- La dénégation ou la non-symbolisation du non.**

*« Le non que vous m'avez dit  
Il était en moi, mais sans être dit »*

*... la prise en masse... ou en nasse »*

*« ce dédoublement, il vient aussi quand*

---

<sup>11</sup> Il attribue au vivant la vie et au mourant la mort comme si jamais la vie et la mort existaient pareillement. Il y aura alors confusion entre le jugement d'attribution et le jugement d'existence (Kant), confusion de et dans la parole perversion du désir de l'autre.

*je parle, quand je voudrais parler  
c'est même là qu'il est le plus intense ».*

*« Sur le moment je ne m'en aperçois pas  
enfin, oui et non.... Il y a un petit  
malaise qui me l'indique... auquel je  
ne prête pas attention ».*

Avec la dénégation se trouve annulée **une des conséquences** du processus de refoulement, celle qui consiste à ce que le contenu de la représentation refoulée n'arrive pas à la conscience, sans que soit levé **l'autre**, c'est-à-dire le refoulement lui-même, le fait que cette représentation agisse comme refoulée. Elle y arrive au contraire **sans trouble**, sans bouleversement dans la pure **lucidité**.

La dénégation se produit par la déconnexion de l'intellect (qui comprend) et de l'affectif (qui n'éprouve pas), par la séparation de ce qui se comprend et de ce qui s'éprouve ... parce que ça affecte...

La dénégation fait **comme si ça ne touchait pas** puisque je comprends. Le sujet est **réduit à moi qui comprends**. Quand quelqu'un dit : « je ne comprends pas », c'est justement qu'il est touché. La dénégation dit que le refoulement n'a pas eu lieu puisqu'elle comprend, puisqu'elle sait que l'événement, la rencontre a eu lieu !

Elle fait du « refoulé » un objet de connaissance intellectuelle (qui ressortit pour Kant à l'entendement) alors qu'il est aussi un **objet de connaissance sensible**. La connaissance sensible ressortit au sentiment de plaisir et de peine (Kant) : elle est dominée par le principe de plaisir-déplaisir (Freud). Dans la dénégation, ce principe est **refusé en tant qu'affectant ma sensibilité, dénié**. Comme disent les enfants : « ça glisse comme sur les plumes d'un canard », « ça m'est égal ! », « j'm'en fiche ». Ils ne veulent rien savoir de ce qui les touche... Et la meilleure manière de n'en être pas touché est bien **de savoir que ça ne me touche pas...** de dominer par le savoir (l'intellect) la sensation... en niant que ce que je sais exister comme objet (sensation de Kant) puisse me toucher en tant que sujet (sentiment de Kant)... et la preuve, c'est que je comprends et que ça ne me fait rien...

Je le **condamne** intellectuellement, je le **rejette** de mon corps... ça ne m'affecte pas puisque je le dis.

L'apparent non-refus de prendre en considération sur le plan intellectuel, le **refoulé...** et par conséquent **de le refuser** intellectuellement, de le **nier**, comme faisant partie de moi, comme me touchant... masque le refoulement, même sous les couleurs de la **transparence** et de la lucidité ou du courage.

Le mensonge ici consiste à ne pas mentir avec sa tête... mais avec « son corps ». La tête se trouve de plus en plus séparée d'un corps qui ne sait plus rien (il n'a pas de tête) et **donc** qui n'éprouve rien (le ressenti). Le corps ne signifie rien en effet

dès lors que le refoulement qui fait lien entre les affects et ce qui parle, entre ce qui touche mon corps et ce qui parle en moi est dénié... **ce que prouve le savoir à priori d'une vie non-voulue.** Le non vouloir de la vie infiltre tout désir :

*... « Comme si j'étais fermé  
c'est comme si jamais je connais à l'avance  
la vie et, là, je refuse...  
ou en tout cas, je suis bloqué  
...  
enfin ... ici ... là ... ça se r'ouvre un peu...  
enfin ... là... je sens comme si jamais  
j'ai toujours voulu posséder la vie ...  
... et ...  
... et ... je sais pas  
c'est pas tout  
j'ai bien senti que je projetais sur X.  
comme si il était jaloux de Y.  
Je parlais trop au lieu d'être simplement  
Avec lui et avec Y.  
Ça, j'en veux plus  
Cette famille dans laquelle je vis maintenant  
Je l'oublie des fois...  
Et ...  
... la vie de maintenant ... je la vis pas. »*

A travers une séquence de ce type, on perçoit jusqu'au vertige l'équivalence confuse (mensonge) entre :

- être fermé (en fermeture éclair),
- connaître à l'avance,
- refuser,
- être bloqué,
- vouloir posséder la vie,
- ignorance (de fait),
- confusion entre projection et vie,
- oubli
- le refus du don de la vie maintenant !

## LE PRINCIPE DE PLAISIR ET LE PLAISIR UNIVERSEL DE NIER

(Commentaire du paragraphe 8)

Dans la dénégation, il y a finalement **annulation** de la signifiante (au sens lacanien du terme d'une représentation d'un sujet pour un autre signifiant), à ne pas confondre, ce qui est courant, avec la **signification**. Cette **annulation de la signifiante** serait – peut-être dans une exacerbation de la ou des significations – la tentative ultime du « **plaisir** », celle qui remonte jusqu'à l'origine, jusqu'au surgissement de la parole qui fait le sujet. Du moins, comme dit Freud, de « ce plaisir universel de nier » ... qui doit bien avoir un rapport avec « le **principe** de plaisir ».

Freud le met en rapport avec sa manifestation clinique la plus extrême : celle du « négativisme de plus d'un psychotique » qui va, nous le savons, jusqu'au négativisme de la parole dans le **mutisme**.

Dans ce paragraphe, Freud dit que « le plaisir universel (originel) de nier est vraisemblablement à entendre comme indice du démêlement des pulsions.... **par retrait des composantes libidinales** ». Ce qu'on a appelé la désintrication des pulsions.

On peut lire ici la tentative paradoxale du **retrait** (ou de la forclusion du désir) par annulation de la parole.

Le désir, en tant qu'il est **de l'Autre**, traverse et/ou transcende et/ou échappe à toutes les pulsions comme à chacune d'elle... tout en les articulant. Si le mot « désir » est substitué dans ce texte à l'expression « **composantes libidinales** », le retrait du désir dont il est question dans « **le plaisir universel de dire non, de nier** »... libère –diabolise- toutes les pulsions. Il les **démêle** absolument, mais c'est au prix d'une **abstraction** de la parole qui se veut « presque » totale, absolue, originaire. Une parole originaire à elle toute seule, sans dimension d'altérité : **une parole non parole** : un mensonge « originaire ». Le plaisir universel de dire non équivaut à **une fermeture qui fonctionne toute seule sur le mode pulsionnel (de la répétition)** qui contrarie l'ouverture qui, elle, ne fonctionne jamais toute seule. Son mode échappe à la pulsion ou aux pulsions, puisqu'il est à la charnière (mythe) du soma et de la psyché. Il n'est jamais celui de la répétition mais toujours celui de la **première fois** dans la reconnaissance de l'Altérité et de ce qui arrive non seulement comme pas-moi, mais comme Autre. L'ouverture est à situer du côté de ce que Lacan appelle l'hétérogénéité de la structure.

Il faut lier, ici, l'ouverture et la castration symboligène.

En ce lieu là, s'il n'y a pas de castration – c'est-à-dire un **interdit** qui réfère ce « trou » à l'Altérité qui donne vie au sujet - « **ça** » qui parle alors ne peut être que « **moi** » dédoublé et projeté dans le vide à la place du sujet. La **parole**, au sens fort, est ce qui interdit cette identification au « moi » imaginaire et au « ça »...

Cette identification à l'image ou à l'objet est indiquée par Freud comme « résultat du principe de plaisir » : « introduction dans le moi ou expulsion hors du moi ». La bipolarité spéculaire et fautive entre le « oui » et le « non », qui semble exclure l'Altérité, est, en vérité, la conséquence de cette exclusion de l'origine dès la naissance. Le surgissement de la parole y est pris dans ce jeu de glaces et de doutes et tout le discours, fondé sur cette exclusion, la rationalise dans l'incessante tentative de faire de l'exclusion même une origine, un point de départ, une naissance. Cliniquement cette exclusion se donne comme **coupure** entre deux parties du corps (haricot) : entre la tête et le corps, entre le haut et le bas. L'origine vivante n'est plus pointée dans la **rencontre** (originelle) avec ce qui parle, rencontre métaphorisée par la scène primitive et à un degré de plus par le **sexe**, par la différence, la séparation. L'origine n'est plus rencontre symbolique, elle devient exclusion qui se joue sur la scène de **l'imaginaire**. Ce dédoublement **témoigne dénegativement** de l'Autre. Du coup jamais ne peut jouer – sauf conversion du dédoublement en division - la présence dans l'absence. Et l'absence dans la présence n'articule plus le fonctionnement du corps à l'Altérité **manquante**. Le manque est bien ce qui té-



moigne de l'Autre quand la présence et l'absence échappent au rapport spéculaire de l'imaginaire.

## DENEGATION ET JUGEMENT : LA CONFUSION DU JUGEMENT D'EXISTENCE ET DU JUGEMENT D'ATTRIBUTION

(Cf paragraphe 4 à 9)

La fonction du **jugement** consiste à affirmer comme vrai ou à dénier comme faux dans l'ordre d'un rapport à l'**Autre** le contenu ou les contenus de la pensée selon le rapport que l'homme entretient avec la vérité, avec ce qui parle en lui. Le jugement discerne et articule la **sensation** et le **sentiment** selon Kant mais c'est le rapport à l'autre et à l'Autre dans la parole de vérité, la vérité en tant qu'elle parle, qui **décide** du réel du sujet. Là est aussi l'Inconscient, le sujet. La sensation, pour Kant, c'est le jugement tourné vers l'objet : c'est la sensibilité en tant qu'elle me renseigne sur l'objectivité de la réalité. Le sentiment, pour Kant, c'est le jugement tourné vers le sujet, c'est la sensibilité en tant qu'elle me renseigne sur la subjectivité... du réel. C'est dans l'ordre du **sujet**, par la médiation du jugement en effet, que toute réalité se trouve ouverte ou ombiliquée à la question du réel et de l'Autre.

Le jugement est, pour Kant<sup>12</sup>, la faculté de connaître ce qui distingue le plaisir de la peine et, par là, le sentiment éprouvé du sujet qui l'éprouve à travers une représentation attribuée à la sensation relative à un objet donné. « Est agréable ce qui plaît au sens dans la sensation » (51). Mais cet agrément est une sensation subjective qui n'est pas la réalité objective, même si elle naît de la représentation d'un objet : elle est le sentiment de la satisfaction du sujet qui ne correspond pas à une connaissance objective. Et le sentiment de la satisfaction, à lui seul, ne peut même pas conduire à la connaissance de soi (52).

---

<sup>12</sup> E.KANT. « Critique de la faculté de juger », traduction par A. Philonenko, Paris, Vrin, 1965, pp. 51-52.

*La fonction du jugement est « d'affirmer ou de dénier des contenus de pensée » c'est-à-dire de reconnaître que je connais ou non tel objet... selon la sensation (tournée vers l'objet) que j'en ai et selon le sentiment (tourné vers le sujet) que j'en éprouve.*

*« Est agréable ce qui plaît au sens dans la sensation ». Le jugement est pour Kant la faculté de la connaissance qui distingue le plaisir de la peine, le sentiment attribué à une sensation. Mais cet agrément est une sensation subjective qui n'est pas un objet, même et surtout si elle le représente. Il est un sentiment qui considère l'objet comme un objet de satisfaction, ce qui ne correspond pas à une connaissance objective et qui ne pourrait même pas conduire à une connaissance de soi. C'est l'objet pris comme objet de satisfaction qui se rapproche du concept psychanalytique d'objet.*

*« Lorsque j'appelle sensation une détermination du sentiment de plaisir et de peine, le terme signifie tout autre chose que lorsque j'appelle sensation la représentation d'une chose (par les sens, en tant que réceptivité appartenant à la faculté de connaître). En ce dernier cas la représentation est rapportée à l'objet, dans le premier cas elle n'est rapportée qu'au sujet et ne sert à aucune connaissance, pas même à celle par laquelle le sujet se connaît lui-même.*

Dans la dénégation, ce sentiment qui considère l'objet comme un objet de satisfaction – et non un objet en soi - est à comprendre du côté de la trace que laisse dans l'appareil psychique **le représentant de la représentation** (trace qui ne s'articulerait plus à la fonction de la parole).

Il me semble en effet que si ce « **sentiment** qui considère l'objet comme un objet de satisfaction » est à comprendre du côté de la trace que laisse dans l'appareil psychique **le représentant de la représentation**, c'est qu'il est du côté du **signifiant... qui représente le sujet désirant**. Dans la dénégation, c'est cette **représentation du sujet désirant qui est intellectuellement annulée**. Le signifiant ne va plus fonctionner dans l'ordre de la métaphore mais, de plus en plus et uniquement, dans celui de la métonymie (les jeux de mots des schizophrènes et des psychanalystes) : **enchaînement de signes** ou de significations et non plus du tout chaîne de signifiants au long de laquelle, comme le furet, le sujet court. Là, au contraire, il est enchaîné à la **signification** objective de l'image comme s'il lui devait son **identité...** dans une perpétuel jeu moïque d'exclusion hors de ... ou d'admission dans ... pour un autre signifiant... pour un autre sentiment qui doit être en moi parce que je (moi) le veux (§ 5). Le jeu de la répétition et de la représentation provenant de la perception (§ 6) tend à prouver (au moi) que l'objet de satisfaction qui mérite l'admission dans le moi et confirme mon identité imaginaire est bien là dans le **monde du dehors** de façon que l'on puisse **montrer** qu'il existe et s'en emparer au besoin.

Nous ne sommes pas loin – ici – de la construction de l'objet (a) de Lacan. Nous y sommes même tout à fait.

Dans la répétition qui le condense sous l'effet du principe de plaisir s'est introjecté un **agréable** (ou désagréable) pris pour le beau, le bien, le bon... En tous les cas c'est un objet qui autorise l'identification à un « sentiment », à un « plaisir » (le plaisir dont la répétition de l'agrément « confirme » qu'il est **bien là...** même et surtout s'il n'y est pas). L'objet (a) réalise une confusion entre le subjectif et l'objectif dont l'opposition, nous dit Freud, n'existe pas dès le début. Dès le début, il y a la **confusion**. « Dès le début », au commencement, l'existence de la représentation – et sa répétition - se substituent au rapport à **l'Autre dans la parole**. Et c'est dans cette **substitution** de la répétition par l'imaginaire à la création par la parole que **se perd l'origine réelle** de toute réalité, de la réalité de toutes représentations en tant que cette réalité les réfère au Réel.

De garantie du sujet présent dans l'absence et absent dans la présence, **le représentant de la représentation** perd ou a toujours déjà perdu sa **signifiante** dans la dénégation (rapport au corps du sujet). Dans la répétition, **gérée par le principe de plaisir**, et non « au delà du principe de plaisir », il est exhausté au rang paradoxal d'un signe du réel sans rapport à la question du sujet : **comme si** le réel pouvait être **objectif**. Ce « comme si » est le ressort de la dénégation. Cette dénégation fait de la réalité de l'autre un objet (a) que ne contrôle plus l'épreuve de la réalité (§ 6)... mais qui organise sans se faire voir (il n'est pas spécularisable) le monde imaginaire à partir de ce **point aveugle du moi** où l'objet du plaisir se confond avec l'Autre du désir (cf. Aristote). Ce point de jouissance aveugle et non spécularisable retient le sujet dans la jouissance pulsionnelle et dans un rapport à un objet (la vue, les fèces, le pénis, le rien) **comme si** c'était là le lieu de son émergence, le lieu du désir de l'Autre. On ne peut même pas dire que l'objet (a) retient le **sujet** comme si... ce sujet existait en retrait... *quelque part...*

*comme dit la mondanité psychanalytique...* et comme **le croient** les psychotiques. Il est plutôt l'obstacle à la naissance du sujet au lieu même de **l'ouverture**. Le rapport au sentiment moïque se substitue au rapport à la connaissance même du monde (des objets) dans la reconnaissance de l'Autre. Et, si l'on veut parler comme Lacan, se trouve comblé le manque, le trou, ce lieu où l'absence interdit la **détermination** du désir du sujet par un objet de jouissance incorporable ou décorporable... (regard, sein, fèces ou rien... et j'ajouterais «fœtus» qui peut être l'équivalent des quatre).

C'est la **non-détermination** du désir (différent de la pulsion ?) **par un objet** c'est-à-dire par le signifié dans l'ordre de la représentation qui autorise le **manque** et /ou **l'absence...** à signifier **l'impossible** (dans l'ordre de l'imaginaire) de la **présence** désirée dans l'absence.

Permettons-nous d'insérer une incise à l'intérieur de ce que Kant écrit :  
« Que mon jugement, sur un objet que je déclare agréable, exprime un intérêt pour celui-ci, cela est clair par le simple fait qu'il suscite par la sensation un désir pour les objets semblables. Par conséquent la satisfaction ne suppose pas seulement le simple jugement sur l'objet, mais encore la relation de **l'existence** de cet objet à mon état, dans la mesure où je suis affecté par un tel objet ».

Comme si ce qui caractérisait « mon état dans l'existence » était d'être affecté originairement par lui (identification).

« C'est pourquoi on ne dit pas seulement de ce qui est agréable : **cela plait**, mais aussi : **cela fait plaisir**. Il ne s'agit donc pas d'une simple approbation de l'objet par moi, car une inclination est produite. Et il n'y a même pas de jugement sur la nature de l'objet, lorsqu'il s'agit de ce qui est le plus vivement agréable. Aussi bien ceux qui ne se soucient que de jouissance (c'est là le mot qui désigne l'élément intime du plaisir) se dispensent volontiers de juger ». (Kant, Critique de la faculté de juger, p. 52)

Quand sous l'effet d'une répétition gérée par le principe de plaisir, le jugement – qui lui est nécessairement lié – n'a pas **d'autre but** que d'absolutiser le moi par la répétition du sentiment, le jugement déconnecte le moi de l'entendement et des facultés du connaître. A la place du jugement et de sa fonction symbolique chez Kant surgit la **condamnation** dans la mesure où la sensation est rejetée car elle ne correspond pas au **sentiment** (plaisir). L'exaltation du sentiment en jugement de condamnation plonge dans l'indifférenciation les deux fonctions du jugement : le jugement **d'attribution** – qui attribue plaisir ou déplaisir à une sensation **pour** un sujet – s'y confond avec le jugement **d'existence** – qui dit « qu'il y a » ou « qu'il n'y a pas » cet objet **en dehors** de moi, en dehors du **sentiment**.

(Voir schéma à la fin du texte)

Dès qu'est signifiée la confusion entre jugement d'attribution et jugement d'existence, entre « c'est à »... et « il y a »..., entre représentation et parole, la condamnation se trouve dénoncée comme ce qui cercle et enferme dans la confusion les deux fonctions du jugement (attribution, existence). Et le désir reprend ses droits. (S ◇ A) (2).

Ne faut-il pas dire du jugement qui a pris le parti du sentiment ou du plaisir qu'il devient **condamnation de la connaissance** (Kant) elle-même ? En effet, le rapport du jugement à la connaissance des objets et à la reconnaissance de l'autre dans **l'entendement** (Kant) s'est trouvé rompu ou **spécularisé**. Subrepticement, la parole qui touche et organise les sensations est déniée et avec elle, l'Autre : **la perception** n'ouvre plus avec la question de **l'objet** sur celle de l'altérité. Elle se démultiplie et se perd dans une **résonance en abîme** du sentiment. La satisfaction de l'envie qui se laisse prendre pour le désir s'indique alors à la raison comme **sa fin suprême**... ici réduite à la **jouissance du plaisir**... dans une confusion **de l'autre et du même, de l'objet et d'une partie du moi projetée**. (1)

Quand l'objet est un petit frère attendu par la mère, la naissance de ce frère ne peut être que « refusée » avec une violence inouïe jusque dans le souhait qu'elle, la naissance, soit mort. Car toute naissance d'un autre est manifestation d'une **insupportable castration** chez un enfant gâté qui ne fait qu'un avec ses parents et en lui-même.

Que **l'impossible** de la vie – sa vérité qui est de se donner sans qu'elle soit prise à quelqu'un – ne soit pas symbolisé par le **porteur** d'une loi qui me fait vivre sans tuer mon frère, sans avoir à le tuer... et voilà cet **impossible** de la vie qui se divise sans rien perdre – comme feu. Cet **impossible** à vivre ne peut que se donner à penser comme **insupportable** dans la problématique du dédoublement imaginaire : celle du **ou lui ou moi**.

**La vie** alors devient ce que moi veux ou ne veux pas ! Si l'autre l'a, moi je ne l'ai pas et si c'est moi qui l'ai, l'autre ne peut s'imaginer que comme autre-moi qui m'appartient ou que je veux détruire.

Pour paraphraser Freud – dans cette confusion du jugement d'attribution et du jugement d'existence : la vie ne peut être que (existence) si elle est à moi (attribution), que si moi seul en jouit. Or s'il n'y a pas de vie sans autre, moi n'existe comme vivant qu'en tuant l'autre et le fantasme du meurtre de l'autre ne peut jamais se lire finalement que comme **condamnation de moi**, moi-non-vivant.

On peut écrire : (paragraphe 5).

«... Exprimé dans le langage des plus anciennes motions pulsionnelles orales, le jugement de propriété et/ou d'attribution de l'existence, peut se dire : **ceci je veux**,

*la vie je veux, la vie comme objet vivant secret au ventre de la mère,  
la vie = ma vie = petit frère...*

je veux le manger **ou** je veux le cracher, et en poursuivant la transposition : ceci (**le secret vivant**) je veux en moi l'introduire, et ceci *la vie en tant que celle de l'autre, objet*

hors moi l'exclure.

*le dédoublement de l'objet et/ou la vie*  
Alors : ça (**la vie que je n'ai pas**) doit être en moi... ou hors de moi.  
Le moi-plaisir originel

*où le moi et le sujet sont confondus comme le moi et l'objet/autre*

Veut, comme je l'ai développé à un autre endroit, s'introjecter tout le bon

*Ici le bon c'est l'objet vivant en tant qu'il est dans le corps de la mère - c'est aussi pour Kant, l'objet du désir -*

Rejeter de soi tout le mauvais

*Ici, le mauvais c'est l'objet vivant en tant qu'il est dans le corps de la mère... et hors du mien.*

**Le mauvais, l'étranger au moi**, ce qui se trouve au dehors, lui est d'abord identique : (au moi) ». dit Freud pour indiquer cette prétention du « moi » à être « tout ».

Comment se fait-il que **FREUD** ne rapproche pas la moi-plaisir-originel du **mensonge** ? Pourtant le concept de parole et la dimension d'altérité sont ici implicites : mais, pour lui le **désir** équivaut à la pulsion... et non à ce qui, n'étant perceptible ou pointable que sous une figure pulsionnelle, n'est réductible à aucune de ces pulsions – n'a pas d'objet représentable justement.

## LE JUGER EST L'ACTION : LE CERCLAGE DU VIDE.

Le cerclage par le jugement quand il a perdu sa fonction symbolique, est signe d'un dédoublement « intérieur », imaginaire. Il est toute puissance puisqu'il tient **tout ensemble**, le même et son contraire, autour d'une représentation inconsciente... **prise** pour ce qui fait vivre. « **Le juger** (pour soi) (devient) **est l'action** » écrit Freud : il faudrait analyser ces **trois mots** pour se rendre sensible à ce qu'ils comportent de **néga-tion** de cela même que Freud nous enseigne.

« **Le juger est l'action intellectuelle qui décide du choix de l'action motrice, qui met fin à l'ajournement du penser (l'indéfini de l'imaginaire), et du penser fait passer à l'agir** », etc...

Que ce soit **l'intellect** – action intellectuelle – qui décide de **l'action** (la parole dans le corps) motrice ! Voilà bien ce que la psychanalyse **met en question** !

« **Le juger est le développement ultérieur finalisé (par le choix de l'action motrice) de ce qui, à l'origine, résulte du principe de plaisir...** » (§ 8).

Il me semble que, pour opérer la bascule de l'imaginaire de la tête (intellect) dans le symbolique de l'ouverture à la parole (corps), il suffirait d'écrire :

« Le juger est le développement ultérieur finalisé par **le désir** (sujet), de ce qui, à l'origine, résulte du principe de plaisir (§ 8), de ce qui naît à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires ».

Le jugement reprend alors ici sa place dans l'ordre de la parole.

Cette **finalisation**, cette **polarisation**, Freud la fait correspondre, lui, « **au caractère d'opposition des deux groupes de pulsions, reconnues par nous** » - comme si **l'opposition** de deux termes pouvait **finaliser...** ou **polariser** l'appareil psychique. N'est-on pas là plutôt dans le vide et l'indéfinie spécularité ?

Il ajoute une boucle à la construction :

- l'affirmation (intellectuelle) remplacerait **l'unification** et en tant qu'elle tient ensemble dans le moi deux parties opposées, qu'elle est « introduction » dans le moi, ..., elle fait partie de l'Eros (amour).
- la dénégation, elle, remplacerait le **dédoublement** et en tant qu'elle ne tient pas ensemble dans le moi deux parties opposées, qu'elle est « expulsion hors du moi » de ce qui lui est tout d'abord identique (§ 5). (Ce « dehors » est un « dedans » (imaginaire) ).

Elle fait suite « à l'expulsion de la pulsion de destruction » (§ 8). Là, Freud ne parle pas de **Thanatos**, mais du « plaisir universel de nier et du négativisme psychotique » (§ 8) : ce qui reste du **jugement** après retrait d'Eros, après « le retrait des composantes libidinales » (§ 8).

Freud hésite ici entre continuer à décrire « scientifiquement » les processus ... et passer à une mythologie qui est toujours mise en scène de l'origine, du pourquoi. C'est ainsi qu'au paragraphe 7 le **moi** est déjà doté d'une intention, d'une volonté exploratrice et d'un certain jugement qui lui fait pousser ses investigations dans la système de perception et goûter ainsi les excitations extérieures... pour, à nouveau, se **retirer** après chacune de ses avances tâtonnantes (§ 7).

La dénégation... ce serait le plaisir universel de dire « non » - ou du moins elle aurait une parenté avec ce plaisir qui d'**être universel** ne peut pas ne pas être pensé comme **originaire**, touchant à l'origine, après - ou dans le mouvement qui consiste à se retirer d'Eros, de l'affirmation qui tient ensemble dans l'**origine** justement toutes les parties. Il y a donc ou il y aurait un **plaisir universel de dire « non »** qui nous ferait demeurer hors de la **parole originelle** qui nous fonde comme interlocuteur d'une Altérité qui nous **veut** vivants de la Vie qui se donne sans jalousie, sans mensonge et sans mort.

Puis nous revenons dans le texte de Freud à « l'accomplissement de la fonction de jugement » où s'articulent **l'affirmation** et la **dénégation**. Le jugement est rendu possible d'abord par ceci : (8) « **la création du symbole de négation...** a permis au penser un premier degré d'indépendance à l'égard des **résultats** du refoulement et par là aussi de la **contrainte** du principe de plaisir ». La contrainte du principe de plaisir apparaît ici comme l'agent du refoulement et le **symbole de négation** comme la possibilité de s'opposer non à l'affirmation mais « **à ce qui parle** » ou à quelqu'un.

Dire « **non** » à quelqu'un, c'est toujours devenir sujet parlant relativement à un Autre qui parle le premier. Comme dire « **oui** » d'ailleurs.

La dénégation est le redoublement du « non » dans le moi. L'affirmation est le redoublement du « oui » dans le moi, mais ce redoublement résulte de la perte de la parole. « On » perd alors de vue que l'articulation du « oui » et du « non » ne se produit comme lieu du sujet (parlant) qu'en réponse à un Autre et / ou à d'autres et que, sans la parole dans l'inconscient, il n'y a pas plus de « oui » dans l'inconscient que de « non » dans la conscience. N'étant plus considéré comme « un qui parle », le rapport « oui » / « non » crée un système binaire où ils s'égalisent et s'annulent. Ce système est fondé sur l'exclusion de **ce qui parle**. Cette opposition du « oui » et du « non »... est constamment justifiée par la rationalisation. Là où le « sujet » devait advenir, à la place du « ça » qui parle, a été produit le « on ».

C'est « à côté du moi (§ 9) que la reconnaissance de l'inconscient – du refoulement donc – s'exprime dans une formule négative »... que se **redoublent** dans l'imaginaire le oui et /ou le non. Dans le cas du « **non de non** » la négation de la négation devient refus de se laisser interroger sur ce à quoi « ça dit non » pour faire sujet, sur le fait que « **ça parle** » justement... et que « **ça ne fait pas je** » tout seul. Ça ne fait « je » que là où il est répondu « **oui** » ou « **non** » à un Autre... qui n'est ni ce qui dit oui, ni ce qui dit non dans le redoublement, mais comme **rapport** à partir duquel le « oui » et le « non » sont reconnaissance de ce **qui veut adhérer ou non à ce-qui-parle-dans-la-chair**, c'est-à-dire dans l'**inconscient**.

Il ne peut y avoir **d'affirmation** ou de **négation** que dans l'ordre de la conscience mais **la manière** dont le « oui » et le « non » peuvent devenir « oui » **ou** « non », peuvent enfermer ce qui cherche à se dire dans **le jeu du doute oppositionnel** qui est indéfini **redoublement de chacun... participent** à la dénégation de ce qui se vit et / ou de ce qui se dit.

**Vouloir avoir raison** (redoublement du « oui » qui s'opposerait à un non sans être adhésion à l'ouverture à... l'Autre) peut participer du même principe de la **dénégation** (redoublement du **non** qui dit non à un non... sans perception du refus de l'altérité).

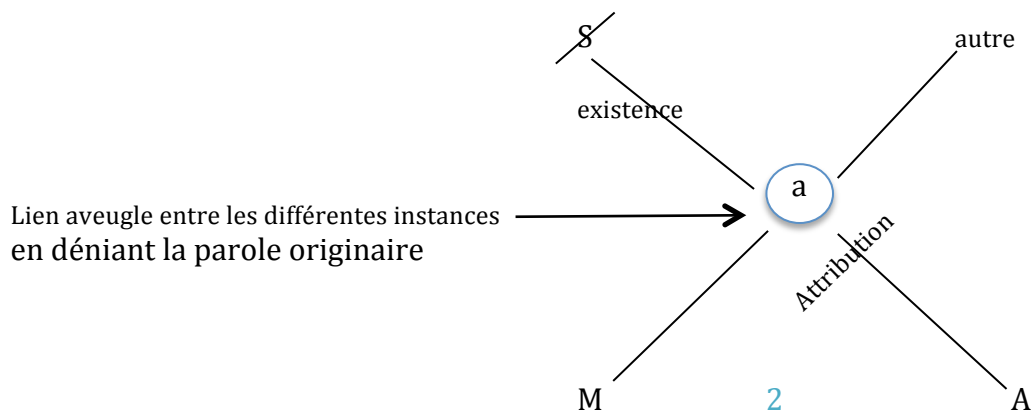
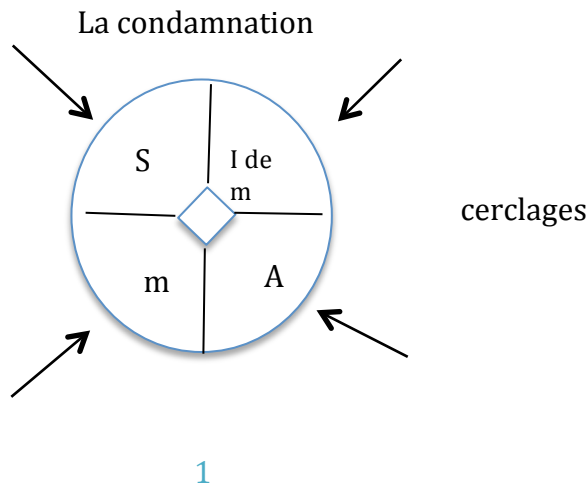
Un tel « oui » signifie « pas d'autre que moi » et a la valeur d'une **dénégation** ... qui ne se pense pas comme **refus** mais comme « **ne se pensant pas** » !

§ 9 : « **Nulle preuve plus forte de la découverte réussie de l'inconscient** (du fait que « ça parle ») **que lorsque l'analysé**, avec la phrase : **cela je ne l'ai pas pensé**, ou : **à cela je n'ai** (jamais) **pensé**, y **réagit** » (par le fait qu'il ne le pense pas) : indication précise du « **refus** » de penser que « ça » **nous** parle d'un Autre qui est aussi bien pour Lacan le « n'en rien vouloir savoir »... et pour moi « **le vouloir ne pas vouloir** » (« le plaisir universel de nier », de Freud).

N'est-ce pas ce **vouloir vivre sans vouloir adhérer à la vie** (la vie en tant qu'elle se donne dès l'origine, comme à la naissance et comme maintenant) qui est le

ressort de la **dénégation** ? et dont l'après coup ne se donne jamais à lire que dans la **condamnation du sujet naissant**, son avortement.

Le jugement n'échappe à l'étau psychotique de la dénégation et de la condamnation que s'il devient ou redevient **parabole** du royaume des sujets, parabole du sujet : celui qui parle y autorise le surgissement d'un interlocuteur là où la comparaison, le discours du moi (celui du « ou moi ou toi »), cherchent à l'exclure.<sup>13</sup>



<sup>13</sup> Cf. ce que nous avons dit plus haut en introduisant la fonction du jugement pour Kant. E.KANT « La critique du jugement » Vrin, Paris, 1942, p. 52.